

LE MOULIN DES QUATRE VENTS

OU L'HISTOIRE VÉRIDIQUE DE MATHURIN COUDÉ

Près de la grande forêt de Brocéliande vivait un solide jeune homme qui s'appelait Mathurin Coudé : en quelques coups de hache, il vous abattait un grand chêne ou, d'un mouvement d'épaule, il vous sortait n'importe quelle charrette embourbée dans l'ornière.

Mathurin Coudé aurait pu mener une vie heureuse et insouciant dans son paisible village. Sa force exceptionnelle lui assurait aisément son pain quotidien, et même de quoi faire souvent bonne chère. Sa famille vivait dans l'aisance et était respectée ; on raconte que son père était cloutier à la Bouvraie en Concoret et qu'il avait aussi de la terre. Les plus belles filles du pays, quoique fort sages (comme elles le sont dans ce pays), jetaient sur lui des regards qui en disaient long sur leurs rêves secrets. Malgré le souvenir de quelques entourloupes du temps où Mathurin était encore petiot, les vieux du village savaient apprécier ses services et la pertinence de ses réflexions. Comme on dit, il avait tout pour être heureux.

Lui, cependant, semblait peu sensible à ces cadeaux de la nature. Il ne savait prêter l'oreille au doux murmure des ruisseaux, pas plus qu'au gazouillis des oiseaux de la forêt. Il regardait sans les voir la ramure majestueuse des grands chênes, comme il ignorait les sourires éclatants des jeunes damoiselles. Les troublants froissements des étoffes, les frôlements dans les jeux et les courses folles des jeunes filles, leurs rires étouffés dans les bosquets, rien de tout cela ne faisait battre son cœur un peu plus vite ni un peu plus fort. Pas poète quoi. Je veux dire : pas poète comme ça. Il avait l'air si triste que sa mère disait de lui qu'il avait dû voir l'Ankou. Enfin, elle ne disait pas ça comme ça, parce que par chez nous, on ne prononçait pas ce nom. En tout cas, pas sans se signer au moins trois fois. Mais quand des parents arrivaient à dire des choses comme ça, c'est vraiment qu'ils ne

comprenaient pas.

Peut-être que Mathurin s'ennuyait, d'un ennui profond, languissant, mortel. Moi, je crois qu'il y avait autre chose. Comme beaucoup de Bretons, on sait bien, il avait envie de courir le monde, de partir, de voyager, de chercher ailleurs ce, il ne savait quoi, qu'il ne trouvait pas chez lui.

Un beau soir qu'il ruminait ses insatisfactions, sur un coup de tête, il décida de rendre visite à la fée du *Moulin des Quatre Vents*. Ceux qui ne croient pas mon histoire n'ont qu'à se renseigner : on a retrouvé les ruines du moulin sur la lande, après les grands incendies à la fin du siècle dernier. Même que c'était écrit dans le journal. La preuve ! Il rassembla donc son héritage et ses hardes, sans considération pour les larmes de ses pauvres parents, se mit en route sans plus attendre et, parvenu en haut de la colline, se disposa à frapper à la lourde porte.

« Entre ! Mathurin, entre ! Je savais que tu viendrais. Sois le bienvenu ! », aboya-t-elle dans un éclat de rire.

Mathurin frissonna. Faut dire que pour être fée, la Dame de Brocéliande n'était pas pour autant très avenante comme dans les contes. En guise de blonde chevelure, elle portait une tignasse repoussante, des yeux torves qui vous lorgnaient par en dessous, une mâchoire d'acier dont elle se servait pour broyer le chanvre, le front fuyant, une lèvre épaisse parsemée de vilains poils. Elle avait une voix tonitruante qui résonnait sous les poutres noircies de ce qui lui servait de cuisine ou de laboratoire et où pendaient des dépouilles de *feursais*, ces chouettes dont on disait qu'elles annonçaient le malheur, des herbes aussi, beaucoup d'herbes, et plein de choses qu'il n'arrivait pas à distinguer dans cet antre enfumé.

- « Parle donc, lipaou ! » dit-elle bruta-

lement. « Contre espèces sonnantes et trébuchantes, je peux exaucer tes vœux les plus fous ! Oui vraiment, les plus fous ! »

Mathurin frissonna de nouveau. Mais il se sentait attiré par cette forte femme, fascinante et dominatrice. « Je veux », dit-il en bégayant, « je veux quitter ce pays et connaître des horizons nouveaux. Ailleurs ce sera forcément mieux. Ici, y a rien, rien... Je veux m'amuser, je veux pouvoir vivre enfin, je veux... je ne sais pas quoi, moi... ». « Mathurin », coupa la vieille en se saisissant des quinze louis d'or qu'il avait apportés, « tes désirs sont des ordres. Choisis quel vent tu veux qui t'emportera, et bois ce breuvage, tu laisseras ton ennui derrière toi, tu verras comme la vie te sera désormais plaisante ! »

Ainsi fut fait promptement. Sans hésiter, Mathurin Coudé choisit le vent de soulaire, « celui qui épanouit la rose dans le rosier ». A peine avait-il trempé ses lèvres dans la mixture qu'il fut transporté dans un pays étrange, couvert d'une végétation fluorescente aux parfums acidulés et enivrants. Partout des dorures, des paillettes, des lampions, des flashes de lumières. Plaisirs, facilité, musique envoûtante, compagnons braillards et paillards échangeant plaisanteries, bons mots et force frappes dans le dos. Filles peu farouches aux rires complaisants, hydromel coulant à flot... Plus beau que le rêve, plus beau que le paradis du catéchisme de not' curé...

Mais Mathurin avait voulu ignorer que ces magiciennes-là œuvrent aussi par enchantements et illusions, qu'elles savent créer des choses éphémères qui durent le temps que les gens veulent bien leur accorder de l'importance. Allez savoir pourquoi, trois jours passés à peine, Mathurin fut pris du désir de revoir la petite chaumière de ses chers parents, ses bons voisins et ses belles forêts. Il était lassé des filles stupides et de ses bruyants compagnons de fête. Il supplia la fée de bien vouloir le ramener en Brocéliande. « A ta guise », lui répondit celle-ci, un rictus au coin des lèvres, « je suis ton humble servante ». Et son rire terrible résonna dans les vallons, sorti on ne sait d'où, plus sinistre que jamais.

Par la magie de l'inquiétante femme, Mathurin se retrouva d'un coup projeté dans la forêt. « Je seu rentreu sé mai, sé mai », se surprit-il à dire à haute voix.

Pourtant, rien ne lui semblait plus vraiment familier. Là, une clairière qu'il ne connaissait pas. Là, par contre, la végétation avait repris ses droits, où il croyait avoir défriché l'an passé. Pourquoi ce chemin bifurquait-il maintenant ? Où était donc passée la vieille croix en bois des *Quatre Chemins* ? Il ne reconnaissait même pas le son des cloches du clocher de Concoret qui sonnait l'angélus.

Il héla un gosse qui s'enfuit à toutes jambes dès qu'il l'aperçut.

A la Chauvelaie, il s'arrêta à la forge de Désiré Bourrien. L'homme qui actionnait le soufflet lui demanda où il allait comme ça. « Je vais à la Bouvraie embrasser ma mère » répondit Mathurin. Le gars se prit à rire comme un bossu en répétant : « Sa mère, qu'il dit, sa mère ! »

Il marcha longtemps, longtemps. Arrivé à la Bouvraie, Mathurin ne comprit pas pourquoi le lierre et les ronces recouvraient de pauvres murs lézardés sur lesquels le toit s'était effondré, depuis semblait-il des lustres. Le puits couvert de mousse s'était affaissé sur lui-même. Un vieux seau tout rouillé, une cognée ébréchée à demi enterrée au milieu des orties et les restes tordus de ce qui avait dû être une charrue jonchaient le sol au milieu des pierres.

Mathurin erra de nouveau à travers les prés et les landes qu'il ne reconnaissait plus. Longtemps encore après avoir dépassé l'*Hostié de Viviane*, il parvint au ruisseau près de l'étang que l'on appelle le *miroir aux fées*. Quand il se pencha au-dessus de l'onde pour éteindre une soif brûlante, il distingua très nettement, à côté du reflet de la lune, les yeux hagards d'un vieil homme usé au front ridé et au visage couvert de barbe.

C'est là qu'un petit pâtoü qui menait boire son troupeau trouva un corps recroquevillé dans les roseaux, les yeux grand ouverts semblant interroger le ciel.

Personne au pays n'a jamais pu savoir qui était ce pauvre hère, ni dire d'où il venait.

J'ai entendu ce conte dans la forêt, sur le perron de la fontaine de Barenton, dans les années 80. Une version publiée dans une feuille locale (et dont j'ignore le titre) est signée Patrick Lebrun et cite Henri Thébault, un ancien maire de Mauron, dans la chaîne des conteurs. J'ai aussi retrouvé une autre version dans *Contes et légendes de Brocéliande* de C. Glot et M. Tanneux, mais qui ne cite pas Mathurin. Comme dans les chansons, les conteurs pouvaient aussi s'amuser en mettant en scène un personnage local ou un voisin qu'ils voulaient taquiner.

Ce qui fait la force du conte en général, c'est cette faculté de pouvoir être interprété par chaque auditeur individuellement et d'interpel-

ler celui-ci en fonction de son imaginaire ou de sa propre histoire. Mais, en ce qui me concerne, j'avais déjà été très troublé en entendant ce premier (et excellent) conteur mettant en scène un de mes ancêtres potentiels.

Dans mon travail, j'ai beaucoup utilisé la métaphore sous toutes ses formes pour faire passer mes messages auprès de jeunes qui m'étaient confiés. J'avais réadapté une version du *Moulin des Quatre Vents* à l'attention d'un jeune garçon en particulier. Je présente cette dernière version encore remaniée. Bien entendu, dans chaque version, « Il était une fois... » Mais moi, je ne suis pas un menteur. Cette histoire que je viens de raconter est vraie.

Michel COUDÉ adhérent n° 0908